

Maurice Bougerol

Sans domicile fixe  
Contes animaliers



 R<sup>enaissens</sup>

*À ma famille,*

*À mon copain Jean-Marie,  
disparu bien trop tôt.*

# LISTE DES CONTES

Un marcassin en vadrouille

Compagnons d'infortune  
(deux hérissons)

Une épargne bien mal gérée  
(un écureuil)

Une renarde capricieuse

Une rainette vagabonde

Une abeille intrépide

Un drôle de petit merle

## Un marcassin en vadrouille

Il était une fois dans une forêt du Bourbonnais, au milieu d'un fourré épineux, une jeune laie qui mettait bas. Nous étions à la mi-avril, par une nuit sans lune dans le roncier. La pluie froide de l'après-midi avait rendu l'atmosphère glaciale mais Zita ne s'en préoccupait pas, toute concentrée à donner la vie pour la première fois.

Étendue sur un amas de fougères, dans un trou de terrain, elle haletait, essoufflée par les contractions qui la torturaient depuis plus d'une heure.

Puis tout s'arrêta et un grand calme l'envahit. Soudain, inquiète de ne sentir qu'un seul petit être accroché à une mamelle, elle se retourna pour le lécher et constata que les sept autres étaient mort-nés.

Elle en éprouva un grand chagrin mais quand ses yeux revinrent à celui qui gigotait contre son ventre, elle oublia bien vite sa peine. Il était tout mignon avec ses rayures et son petit boutoir rose.

Comment allait-elle l'appeler ? Cette question la tortura un instant puis un nom s'imposa à son esprit, celui de son père, un sanglier de plus de cent kilos, majestueux, doté d'énormes défenses. Il s'appellerait donc Tom. Ainsi le décida-t-elle.

Contre son ventre le petit s'était endormi après s'être gavé de lait. Fatiguée par la mise bas elle se laissa elle aussi envahir par le sommeil, gardant les oreilles en alerte pour prévenir tout danger.

Au bout d'une heure elle éprouva le besoin de bouger, non seulement pour s'alimenter car elle se sentait un peu faible,

mais aussi pour quitter cet endroit où l'odeur de ses petits mort-nés risquait d'attirer les charognards, en particulier les renards qui pullulaient par ici.

Elle se remit donc sur ses pattes et, suivie de son unique rejeton, sortit du buisson épineux. Elle trottina sur un sentier pour gagner l'orée de la forêt jouxtant une prairie humide dont elle aimait retourner les mottes pour déguster les vers qu'elles contenaient en abondance. L'agriculteur ne serait pas content mais Zita n'en avait cure.

Le jour commençait à blanchir l'horizon et la gelée raidissait les touffes d'herbe. Il lui fallait d'urgence retrouver une bauge et la sécurité d'un hallier pour passer la journée tranquille hors de la vue de quiconque, bêtes ou gens.

Elle regagna la forêt et, dans une pente raide orientée au nord, elle vit un roncier impénétrable qui ferait l'affaire. En son centre, un espace dégagé, à peine plus grand qu'elle, couvert de mousse et de fougères écrasées par l'hiver lui convenait parfaitement. Pour le futur, elle aviserait ! Elle se coucha, son petit contre elle, et s'endormit aussitôt.

Quand Tom s'éveilla, le jour était lumineux. La journée s'avancait mais l'air restait glacial, sans soleil. Il chercha la mamelle et, quand il la trouva, il but goulûment, ce qui eut pour effet de réveiller sa mère.

Il faisait froid. La nuit passée, en quête d'une bauge, Zita avait aperçu non loin de là une large flaque d'eau stagnante laissée par les dernières pluies. Elle décida de s'y rendre pour étancher sa soif ardente. Mais peut-être était-elle gelée ?

Elle se remit debout et écouta la forêt. Son ouïe très fine ne lui rapportant aucun bruit suspect, elle quitta subrepticement son gîte. Tom sur ses talons, elle retrouva la flaque qui avait déjà diminué. Une pellicule de glace la recouvrait. D'un coup de nez, elle la brisa dans un bruit sec de verre cassé. Le petit renifla l'eau sans la toucher. Elle but longuement, les oreilles dressées comme toujours. Seul le vent agitait les buissons et les branches des arbres. Très

discrètement ils regagnèrent leur bauge et se rendormirent aussitôt.

Quand la jeune laie s'éveilla de nouveau, la nuit tombait. De son groin boutoir elle secoua Tom. La faim la tenaillait et il était temps pour elle de quérir de la nourriture. Non loin de là se trouvait toujours la prairie aux vers.

Elle venait à peine de retourner un sillon quand un bruit l'alerta. Elle se figea, Tom l'imita.

Des sangliers avaient, eux aussi, trouvé le champ pour leur déjeuner et menaient grand tapage.

« Ce n'est pas bon pour la discrétion. Quels imbéciles ! » pensa Zita.

Elle se hâta de finir son repas et poussa Tom pour lui intimer l'ordre de la suivre. À contrecœur il obéit.

Toute la nuit ils flânèrent dans la forêt et les prés. Elle mangea ça et là quelques glands restés de l'automne précédent et des vers sous les plaques d'herbe qu'elle avait retournées en fouissant le sol.

Bientôt le jour pointa et tous deux rentrèrent se bauer dans leur cache de la veille.

Le soleil était haut dans le ciel quand ils s'éveillèrent brusquement, alertés par le cri du geai, qui faisait office de concierge.

Zita dressa les oreilles et renifla le vent. Un bruit de pas dans le chemin, en contrebas, révéla le passage de deux promeneurs.

Épiant de tous ses sens, elle fouilla du regard les alentours au travers des buissons, mais nul danger. Les pas s'éloignèrent progressivement et le calme retomba dans le sous-bois.

Zita se rendormit avec le martellement du pic noir qui tambourinait sur son tronc.

Tom était effrayé par tous ces bruits inconnus. Quand une sittelle poussa ses petits cris, auxquels lui répondit le rire moqueur du pic vert, il se réfugia contre le ventre maternel, complètement apeuré. Zita le lécha pour le rassurer et la

langue râpeuse de sa mère l'apaisa. Il se rendormit après avoir tété son saoul.

Les heures se succédaient, le temps passait, jour après jour puis semaine après semaine.

Le printemps froid et pluvieux puis fleuri, laissa place à l'été.

Tom avait grandi et pris du poids mais il arborait encore ses belles rayures qui le cachaient dans un univers de feuilles mortes et de verdure.

Août était passé de trois semaines et les chaleurs assommantes s'étaient atténuées. La mère et le fils goûtaient une vie tranquille faite de sorties nocturnes pour se nourrir et de profonds sommeils une fois repus.

La nature généreuse leur délivrait de nombreux aliments, tous aussi succulents les uns que les autres. Tom avait une préférence pour les larves de hannetons, gros vers blancs dodus, et pour les petits campagnols à la chair tendre et au sang chaud, mais il ne refusait pas un tubercule ou des pommes de terre savoureuses !

Une nuit, ils en avaient ravagé une raie entière pour se goinfrer. Ils n'étaient pas les seuls sur le coup et sûrement le propriétaire ne serait pas enchanté, mais la gourmandise l'avait emporté sur toute prudence.

Depuis un certain temps, du maïs était disposé au pied des arbres, non loin de là, et du goudron de Norvège recouvrait certains troncs. Zita l'appréciait particulièrement ! Elle s'y frottait pour se débarrasser des parasites qui irritaient sa peau. Tom l'imitait.

D'autres congénères aimaient aussi le maïs et leur volaient souvent leur part.

Trop de ses semblables habitaient ce coin de forêt et Zita ne sentait plus son petit en sécurité. Elle pressentait un danger et éprouvait le besoin de changer d'air et de refuge. Elle hésita longuement puis se décida.

Trottinant l'un derrière l'autre, ils retournèrent au champ de pommes de terre dont ils se gavèrent de nouveau, puis

d'un petit coup de boutoir elle fit signe à Tom de la suivre. Ils étaient en retard, le jour était levé depuis plus d'une heure. Il fallait partir. Mais ils folâtraient encore dans la forêt quand un aboiement se fit entendre.

Zita dressa les oreilles et renifla l'air. Rapidement elle évalua le danger et partit au petit trot puis dans une galopade effrénée. Tom avait du mal à la suivre. Il n'était pas habitué à une course pareille. Ils traversèrent une rivière puis, au bout d'une heure, trouvèrent refuge tout près d'un étang dans un roncier épais qui avait déjà servi de bauge à d'autres sangliers.

Zita s'y laissa tomber et ils eurent peine à s'endormir. Elle était inquiète. Ces aboiements lui rappelaient des scènes déjà vécues, peuplées du cri des hommes et du son des trompes. De mauvais souvenirs qui engendraient la peur, précisément celle de la chasse où elle avait vu nombre de ses frères mourir.

Au loin, les aboiements faiblirent puis se turent. Zita resta en alerte un moment puis le sommeil l'emporta. Elle était épuisée et Tom ne valait guère mieux.

Le hullement d'une chouette les réveilla. La nuit était déjà tombée depuis longtemps et Tom avait faim.

Ils suivirent les abords de l'étang, dégustant escargots, limaces et vers puis franchirent une clôture donnant accès à un champ de légumes où ils croquèrent des topinambours dont ils retournaient les pieds.

En rentrant au petit jour, ils tombèrent encore sur des tas de maïs, disposés ça et là, dans des parties humides de la forêt. Ils se rencognèrent enfin dans les buissons épineux d'un fourré non loin de la lisière.

Dans la matinée, ils entendirent le reniflement d'un animal. Zita détecta de suite un chien tenu en laisse par un homme. Le chien n'aboya pas et la laie ne bougea pas. Après avoir fait plusieurs fois le tour du fourré, bipède et quadrupède s'éloignèrent.

Zita était méfiante. Il leur faudrait trouver une autre bauge car celle-ci était repérée. Le chien s'était approché de trop près à son goût.

Sur ces réflexions, elle se rendormit avec Tom blotti contre elle.

Plusieurs heures avaient passé quand des aboiements furieux, venant du côté des champs, les extirpèrent de leur sommeil.

Zita dressa les oreilles, inquiète. Elle écouta longuement. Les aboiements de la meute se rapprochaient. Un sixième sens lui disait de ne pas rester, de partir. Elle écouta encore puis invita Tom à la suivre, à patte de velours sur les feuilles sèches du sous-bois, afin de ne pas éveiller l'attention.

Ils se défilèrent silencieusement, faisant un large détour pour revenir vers l'étang. Ils en traversèrent la partie la plus étroite à la nage afin de brouiller les pistes puis suivirent un moment les traces de congénères.

Les aboiements se rapprochaient encore. Zita dut accélérer. Tom avait du mal à la suivre.

Elle voulut franchir une haie mais l'odeur de cigarette d'un chasseur, en poste, l'alerta et elle fit demi-tour. Elle ne courait plus mais fuyait, une fuite éperdue pour sauver sa vie et celle de son petit.

Les chiens les talonnaient. Les aboiements approchaient. Tom n'en pouvait plus. Sa mère allait trop vite ! En passant de nouveau près de l'étang, il se jeta dans l'eau et nagea au milieu des roseaux où il se cacha.

Une troupe de sangliers et de bêtes rousses passa près de lui sans le voir et fonça droit devant.

Le petit était abasourdi et apeuré. Dans l'eau jusqu'au cou, il tremblait de tous ses membres, à tel point qu'il avait l'impression que le paquet de roseaux, derrière lequel il se dissimulait, tremblait aussi.

Les chiens débouchèrent dans une cavalcade et une furie d'aboiements mais aucun ne le vit ni ne le sentit.

Talonnés de près, les sangliers se dispersèrent dans toutes les directions à la lisière de la forêt. Chassant à vue, les chiens aboyèrent de plus belle et un tonnerre de coups de feu explosa tout à coup de l'autre côté du bois. Il sembla à Tom que cela ne s'arrêterait jamais.

Puis les crépitements cessèrent mais les aboiements des chiens continuèrent, toujours ponctués par les cris des chasseurs.

Une trompe retentit. Un chien blanc avec des tâches noires et feu passa près de Tom au moment où il s'apprêtait à sortir de sa cachette. On appela. Le chien poussa deux coups de gueule graves puis disparut dans les fougères.

Le petit marcassin n'osait plus bouger. Tout ce vacarme l'effrayait. Il attendit longtemps que les aboiements se taisent. Des voitures arrivèrent par le chemin de la lisière. Des portières claquèrent, des voix donnaient des ordres, puis les véhicules s'éloignèrent et le silence retomba épais et glauque.

Aucun oiseau ne chantait, la forêt semblait assommée. Une odeur âcre apportée par le vent fit tousser Tom. C'était l'odeur de la poudre qu'il ne pourrait plus jamais oublier.

Enfin, il se décida à sortir de sa cache. De retour sur la berge, il se secoua. Il avait faim et sommeil. Il ne savait pas où aller. Sa mère n'était plus là pour le guider. Il en éprouva une infinie tristesse. Le nez au ras du sol il tenta de retrouver sa trace mais dans tout ce mélange d'odeurs, il n'y parvint pas. Qu'allait-il devenir seul, sans défense, au milieu de la forêt ?

Il eut tout d'abord l'idée de se nourrir. Sa quête le mena vers son ancienne bauge mais l'odeur des chiens était si forte qu'il quitta ces parages. Sous les chênes il trouva les premiers glands, sans doute verrés, mais il s'en moquait : c'était de la nourriture, le reste avait peu d'importance. De beaux champignons rouges agrémentèrent son repas.

Tout comme lui, des congénères fouillaient le sol. Il reconnut l'un d'eux à une tâche blanche au-dessus de l'œil.